Michael G. BRENNAN, George Orwell and Religion

London, Bloomsbury, 2017, 184 p.

Cornelius Crowley

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44621>

DOI : 10.4000/assr.44621

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 211-213

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Cornelius Crowley, « Michael G. BRENNAN, George Orwell and Religion », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 10 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44621> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44621>

Ce document a été généré automatiquement le 10 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Michael G. BRENNAN, George Orwell and Religion

London, Bloomsbury, 2017, 184 p.

Cornelius Crowley

RÉFÉRENCE

Michael G. BRENNAN, *George Orwell and Religion*, London, Bloomsbury, 2017, 184 p.

- 1 La ligne de vie interrogée dans ce livre va de la naissance d'Eric Blair en 1903 à sa mort en 1950. À partir de novembre 1932 Eric Blair deviendra l'auteur George Orwell. Le destin interrogé par Brennan ne s'arrête pas avec la mort de l'auteur à l'âge de quarante-six ans. Il est aussi question de la réception de l'œuvre, jusqu'à ce jour, de l'iconisation d'Orwell en « saint laïc » (p. XII), dès sa mort.
- 2 Au cours d'une carrière d'écrivain d'à peine deux décennies, Orwell aura été aux prises avec le destin politique d'une époque marquée par le fait impérial-colonial, par la grande dépression des années 1930 et la guerre d'Espagne, par le combat contre le nazisme continental, où la périphérie insulaire britannique tient comme lieu de résistance, par la glaciation bloc contre bloc de l'après-guerre, sans oublier le succès électoral du gouvernement travailliste de Clement Attlee lors des élections britanniques de juillet 1945. Ce dernier événement sera parfois mythifié en victoire d'une social-démocratie orwellienne, la *common decency* au pouvoir, juste complément de la victoire, tout autant orwellienne, d'un effort de guerre britannique mené par et pour une communauté de la *common decency*. Cette carrière d'écrivain s'expliquant avec les drames de son temps laissera une œuvre abondante, « près de deux millions de mots en seulement deux décennies de publications », indique Brennan dans sa préface (p. XIV). Or « la religion » ou le fait religieux semblent peu présents dans cette masse d'écrits, absents de l'interrogation du monde conduite par Orwell, que nous rangeons habituellement parmi les écrivains témoins, leur autorité fondée sur la capacité de dire les « choses vues » en un idiome se donnant comme étalon du vrai, le *langage ordinaire*,

concomitant de l'expérience ordinaire, *common decency*. C'est plutôt l'absence d'un motif religieux qui semble animer le projet orwellien d'un témoignage portant sur les choses vues, alors que la religion semble l'affaire des choses invisibles, ou tout au plus des retombées de l'invocation des choses invisibles. Le parti pris des choses vues chez Orwell, au fondement des écrits d'Espagne (1938) ou de Wigan dans le Lancashire (1937), en période d'effondrement économique, a pour intention le partage des vérités irréfutables, celles des expériences ordinaires.

- 3 Le projet de Brennan, présenté dans sa préface intitulée « *Religion and "Saint George"* » (p. x-xix), repris et confirmé dans la conclusion, (p. 155-162), éclaire la perspective particulière depuis laquelle Orwell sonde les choses vues de son époque ; éclaire aussi quant au destin posthume de la figure d'Orwell. Par là, il faut entendre sa patrimonialisation comme totem de l'anglicité, même si pudiquement on écrira désormais « *Britishness* » ; la plasticité de l'œuvre, invoquée par plusieurs premiers ministres au cours des dernières décennies, dans des discours portant sur une exceptionnalité insulaire, consistant à faire modestement sens à partir de l'agrégation des choses ordinaires ; une œuvre tout autant invoquée par les praticiens des *cultural studies*, à titre de méthode et d'objet : l'observation des conditions effectivement vécues, sans passer par le biais de la théorie. Orwell est donc compatible avec les discours d'une insularité Brexit, compatible aussi avec un ressourcement dans le radicalisme d'une tradition travailliste non-marxiste, observable actuellement.
- 4 La question de la réception d'Orwell pour notre temps est posée par Brennan à la fin de son avant-propos : « *One central question will remain at the fore of this investigation : how should Orwell's perspectives on religion and spirituality impact upon twenty-first-century readings of his fictions, journalism and correspondence ?* » (p. xix).
- 5 L'enquête de Brennan se déploie en sept chapitres. Elle commence par l'enfance de Blair et la vie d'avant l'œuvre publiée, puis le basculement de ce moment où « *Eric Blair becomes George Orwell* », (p. 34), prélude à la publication (1933) de *Down and Out in Paris and London*. Mais avant cela, il y a déjà le récit d'une double filiation, l'anticipation dans l'intime de ce partage Paris/Londres qui scande le livre de 1933. Car Brennan insiste sur les origines de Blair, né en Inde d'un père britannique et d'une mère d'origine française, établie en Birmanie. Il fait de cette origine une matrice pour l'œuvre à venir, en tout cas pour la construction de la perspective orwellienne permettant l'interprétation des choses vues. Il insiste sur la première scolarisation de Blair, dans un établissement des Ursulines, réfugiées en Angleterre pour fuir le climat français, peu propice aux congrégations, de la période 1900-1905. Trop jeune pour connaître l'épreuve du front de la guerre 1914-18, les années passées à Eton sont pour Orwell, selon Brennan, vécues sous le signe de la mauvaise conscience et du scepticisme religieux, dans la veine d'un George Bernard Shaw (p. 14-17). De là, on pourrait aisément conclure que la question religieuse est une affaire réglée, lorsqu'en 1932 Eric Blair signe du nom d'Orwell.
- 6 Brennan interroge l'image convenue d'un Orwell parangon de la décence ordinaire. Il ne s'agit nullement de la réfuter, plutôt d'en interroger les préalables. À partir des textes publiés pendant la carrière d'Orwell, il s'agit de relever l'occurrence et la teneur des propos anti-catholiques et antisémites figurant dans les textes publiés en début de carrière (*Down and Out in Paris and London*), puis dans les textes écrits à partir du tournant 1939-40. Il s'agit de constater le passage d'Orwell à une dénonciation explicite des persécutions nazies contre les juifs et de constater la persistance, dans les textes de

la dernière période, des résonances anti-catholiques du début. En conclusion (p. 157), Brennan jugera que si Orwell était enclin, dans ses premiers écrits, à des propos marqués par « des hostilités verbales désinvoltes à l'égard des juifs » (« *casual verbal hostilities towards Jews* »), à l'instar de « ce qui était courant dans une bonne partie de la société européenne de l'époque », son attitude changea entièrement, « dès qu'il prit conscience de l'élimination raciale qui était en cours, de la part du fascisme nazi » (p. 157). Par contraste, relève Brennan, « ses réponses au catholicisme romain ne changèrent guère, au cours de sa vie » (p. 157).

- 7 On peut considérer que le critère de *common decency* reste l'étalon qui permet d'apprécier tout à la fois une césure s'agissant du refus de ces « hostilités verbales désinvoltes », (« *casual verbal hostilities* »), dès la prise de conscience de l'infamie en cours, et la persistance de l'anti-catholicisme. Brennan insiste sur le faible intérêt d'Orwell pour les questions de dogme ou de doctrine. Or l'institution catholique reste, pour l'anglican agnostique qu'est Orwell, le type même du dogme en tant que prétention à dire le vrai et à contraindre à la soumission. Comme tout agnosticisme, celui d'Orwell reste animé de ce qui a été mis à distance, en fin d'adolescence et à Eton : l'Église d'Angleterre, délicat équilibre institutionnel et doctrinal, à bonne distance du dogmatisme romain et de l'auto-affirmation du croyant protestant individuellement justifié. Ce compromis anglican sauve les apparences rituelles, entretient la cérémonie, mais sans trop y insister. Il permet ainsi de continuer à « faire communauté ». À la différence des anglo-catholiques – Chesterton, Belloc, Waugh – que mentionne Brennan, ou T. S. Eliot, chantre d'un anglo-catholicisme anti-moderne, Orwell souscrit à la possibilité d'une communauté réellement effective, sous certaines conditions, dans le présent. L'anti-catholicisme d'Orwell, qui selon Brennan ignore le « catholicisme réel » vécu par les plus de trois millions de pratiquants en Grande-Bretagne dans les années 1930 (p. 138), continue d'animer sa vision politique, dans son texte le plus emblématique et visionnaire, *Nineteen Eighty-Four*. Selon Brennan, il existe « un puissant sous-texte, porteur de signification religieuse, dans 1984 », repéré par les critiques : « *A potent subtext of religious meaning in Nineteen Eighty-Four, viewing the momentous act of Winston's forced betrayal of Julia as a key philosophical moment in the novel that confirmed humanity's essential egotism and irrevocably fallen nature* » (p. 145). Brennan constate que pour Orwell « l'autorité doctrinaire et le traditionalisme pluri-séculaire de l'Eglise catholique étaient directement comparables au culte entourant Hitler » (p. 150) ; qu'O'Brien, en agent de l'institution totalitaire qui veut mettre au pas le héros, considère que « la clé » du contrôle durable est de parvenir à « contrôler jusqu'au concept même de la vérité – une approche, selon Orwell, que des institutions religieuses, notamment le catholicisme romain, avaient pratiquée depuis des siècles » (p. 152). Ainsi le schéma de figuration, fait d'enfermement exacerbé, par lequel George Orwell veut penser et présenter les régimes totalitaires de la période 1933-1948, relèverait-il d'un imaginaire insulaire britannique par lequel on a pu figurer le catholicisme romain. Ce schéma s'était construit à l'âge classique, magistralement chez Locke et chez Hume, et s'est confirmé et propagé dans de multiples lieux et discours de la culture ordinaire. Le livre de Brennan laisse entendre que l'écriture d'Orwell est nourrie de cette veine, à la fois politique, culturelle, philosophique, porteuse d'un refus de la théorisation *from above*. D'où le refus orwellien d'un communisme scientifique, homologue du refus anglican d'une intransigeance dogmatique catholique, anti-moderne et anti-libérale. Or, en dépit de ce qu'écrit Brennan concernant les analogies entre ritualisme catholique et culte hitlérien, la dystopie d'Orwell est davantage en

résonance avec les contours d'un état total communiste, structuré autour du culte de la personnalité de Staline. Un imaginaire britannique anti-catholique permet à Orwell d'appréhender les contours d'un dogmatisme autoritaire, pesant et pédant, qui est celui du stalinisme. En proposant une généalogie de cet imaginaire britannique anti-catholique, Brennan n'évoque ni Hume ni Locke. Il évoque toutefois le roman gothique, notamment *The Monk* (1796) de Matthew Lewis. L'affinité entre le gothique anti-catholique et la dystopie orwellienne de *Nineteen Eighty-Four* semble avérée : deux univers faits de soumission et de claustration, d'exercice par une autorité hiérarchique d'un monopole dogmatique portant sur le vrai et le faux. Le rapport à la « religion » de George Orwell, qui perdure donc en tant qu'attention éthique, se manifestant comme souci et célébration d'un monde commun, et qui suppose une communauté de destin fondée sur la solidarité des expériences ordinaires, anime différemment les écrits, s'agissant de la condition des juifs européens des années du nazisme, et la composante anti-catholique de son expérience du monde. En cela aussi, Orwell reste un penseur emblématique des conditions britanniques de construction et de régulation d'une expérience du monde.

- 8 Revenons, pour conclure, à la vie et au destin d'Eric Blair, devenu George Orwell. Brennan évoque un processus de « canonisation sécularisée, commencée peu de temps après sa mort » (p. XII). Il relève que la figure et l'œuvre d'Orwell pouvaient se laisser approprier par des auteurs catholiques des années 1950, comme « un puissant allié et un esprit proche, de par l'aspect ascétique de sa vie et l'intégrité morale de ses écrits » (p. 161). À cet égard, la réception catholique d'Orwell témoigne du climat moral de l'après-guerre, où la tonalité de la dystopie qu'est *Nineteen Eighty-Four*, qui atteint son paroxysme dans la déréliction et trahison du personnage principal, à l'instar du théâtre de l'absurde ou de la philosophie existentialiste, était potentiellement récupérable, pour des penseurs ou apologistes chrétiens, recevable comme appel au secours, comme geste se laissant réinscrire dans une défense et illustration de la foi comme horizon possible. L'écrit d'Althusser, « L'internationale des bons sentiments » (1946, dans *Écrits philosophiques et politiques 1*, textes réunis par François Matheron, Stock/IMEC, 1994), analyse avec acuité ce qui dans le climat de détresse de l'époque rendait crédible la réinscription d'une déréliction dans un schéma d'interprétation herméneutique faisant religieusement sens. La réception posthume d'Orwell, à lire Brennan, serait symptomatique d'une telle époque et de telles possibilités de réception.